

UNIVERSITÉ DE LYON. — FACULTÉ DE DROIT

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DU BOLCHEVISME

THESE POUR LE DOCTORAT

(Sciences Économiques et Politiques)

PAR

Claudius PALABAUD

VILLEFRANCHE

IMPRIMERIE DU Réveil du Beaujolais

9 et 9 bis, rue Pierre-Morin

1921

Thèse
Lyon
1921.

THÈSE
POUR LE DOCTORAT

UNIVERSITÉ DE LYON. — FACULTÉ DE DROIT

MM.

APPLETON (Charles), *, I. ✂, professeur honoraire.
JOSSERAND, I. ✂, *, Doyen, professeur de Droit civil.
GARRAUD, *, I. ✂, ✚, professeur de Droit criminel, correspondant de l'Institut.
PIC, *, I. ✂, professeur de Droit international public.
APPLETON (Jean), *, I. ✂, professeur de Droit administratif.
LAMBERT, A., ✂, professeur d'Histoire générale du Droit français.
BOUVIER, I. ✂, professeur de Science financière et de Législation française des Finances.
LAMEIRE, I. ✂, professeur d'Histoire du Droit public et de Droit administratif.
HUVELIN, I. ✂, professeur de Droit romain, assesseur du Doyen.
LÉVY, ✂, professeur de Droit civil.
GONNARD, I. ✂, professeur d'Histoire des Doctrines économiques et d'Economie politique.
BOUVIER-BANGILLON, I. ✂, professeur de Procédure civile.
PICARD, A. ✂, professeur de Droit civil.
ANTONELLI, *, professeur de d'Economie Politique.
COHENDY, ✂, chargé du cours de Droit commercial.
PERROUD, chargé du cours de Procédure civile.
BECQ (J.), I. ✂, secrétaire.

MEMBRES DU JURY :

Président : M. ANTONELLI, *professeur*.
Assesseurs : MM. HUVELIN, *professeur*.
GONNARD, *professeur*.

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

87296.

UNIVERSITÉ DE LYON. — FACULTÉ DE DROIT

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DU BOLCHEVISME

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(Sciences Économiques et Politiques)

PAR

Claudius PALABAUD

VILLEFRANCHE

IMPRIMERIE DU *Réveil du Beaujolais*

9 et 9 bis, rue Pierre-Morin

1921



A MES PARENTS, A MES AMIS

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ LIBRE DE LYON

A MES ANCIENS CAMARADES DE GUERRE,
LES SOLDATS DU 127^{me} RÉGIMENT D'INFANTERIE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

Le titre de ce travail en marque assez clairement le but et les limites, pour que nous soyons dispensé de les mieux préciser. Ces pages ne constituent qu'une introduction. L'intérêt qu'elles peuvent présenter réside moins en elles-mêmes, que dans l'objet de l'étude dont elles forment seulement les chapitres préliminaires.

Certes, nous ne croyons pas qu'il soit déjà possible de tenter une description complète de l'expérience bolchevique. Deux bonnes raisons, sans parler des autres, nous empêcheraient d'y songer : cette expérience n'est pas terminée et les résultats qu'elle donne sont imparfaitement connus de nous !

Mais nous pensons qu'on peut, dès maintenant, rechercher et établir avec netteté, l'esprit dans lequel la font ses auteurs, révolutionnaires hardis entre tous. Cet esprit qui représente la « substantifique moëlle » de leur œuvre sociale et économique ; esprit dont il est indispensable de se pénétrer pour comprendre le sens vivant de leur tentative.

Qu'est au juste cette Révolution qui, après avoir bouleversé de fond en comble un pays immense et riche, inquiète et trouble de sa contagion, toutes les autres nations européennes et les Etats du Nouveau Monde eux-mêmes !

Est-elle le produit fortuit des circonstances, ou est-elle vraiment l'essai de réalisation d'un programme social, élaboré longtemps d'avance et mûrement réfléchi ? Est-elle l'œuvre d'aventuriers ne songeant qu'à satisfaire des intérêts personnels et une ambition folle, ou au contraire, de doctrinaires convaincus et énergiques, qui s'efforcent de créer une société nouvelle ?

Ajoutons, pour préciser notre pensée : les chefs Bolcheviks sont-ils réellement les disciples de Karl Marx ? Sont-ils des réformateurs nourris des principes collectivistes et qui veulent établir, selon eux, un nouveau régime social ? Si oui, voilà que nous allons enfin pouvoir apprécier la valeur humaine du « socialisme scientifique ».

Le penseur allemand a laissé un nouvel Evangile aux hommes de notre époque, avides avant tout d'avoir plus de bien-être, plus de bonheur (!) *matériels*. Cet Evangile qui promet aux masses populaires un Paradis terrestre, aménagé conformément à leurs propres aspirations et aux lois scientifiques, n'avait pas encore été mis à l'épreuve des réalités.

De nombreux économistes, politiques ou chefs d'entreprise, en avaient bien fait maintes fois, une critique serrée et qui paraissait accablante. Mais ses défenseurs ne cessaient de répondre à leurs adversaires, qu'ils raisonnaient en hommes imbus de préjugés bourgeois et que leurs objections s'effondreraient en même temps que le régime capitaliste ! Et le socialisme scientifique chanté aux foules par des rhéteurs éloquents sinon pondérés, exerçait toujours sur elles, un prestigieux attrait.

Mérite-t-il cette faveur populaire ? Ce qu'il promet en

théorie, son application le donne-t-il aux hommes ? Dans quel sens oriente-t-il et organise-t-il la nouvelle société humaine ? leur procure-t-il un Eden socialiste ou leur réserve-t-il un « Enfer bolchevique » ?

Les faits de l'expérience, les faits *tenaces* comme les qualifie Lénine, sont en train de nous le dire. Il vaut la peine d'écouter attentivement leur réponse et de l'apprécier en toute impartialité. Nous nous y efforçons avec assez de volonté, pour avoir conscience de n'y point manquer. Puisse le lecteur en éprouver la certitude : nous aurons la meilleure récompense de notre effort (1) :

C'est pour nous un très agréable devoir que de remercier ici, Monsieur Etienne Antonelli. Avec une amabilité dont nous avons été réellement touché, l'auteur de la « Russie Bolcheviste » a bien voulu s'intéresser à notre travail et nous aider à le terminer, par ses encouragements et par ses conseils. Il a fait plus : il a mis à notre disposition, les documents rapportés par lui du pays socialiste, et sur nombre de points délicats, il nous a fait bénéficier de sa précieuse expérience des hommes et des choses de là-bas. Nous le prions d'accepter en ces quelques lignes, l'expression de notre respectueuse et vive gratitude.

(1) Qu'on veuille bien ne pas s'étonner de trouver reproduits au cours de notre étude, de nombreux extraits de discours, brochures, rapports ou études de Lénine, Trotzky et autres ouvriers ou admirateurs du Bolchevisme. Leur accumulation paraîtra parfois fastidieuse, mais nous l'avons cru nécessaire pour donner une idée exacte de ces hommes et de leur révolution.

CHAPITRE I

LES ORIGINES DU BOLCHEVISME

En 1903, se tient à Londres, un congrès de social-démocrates russes. Ceux-ci, longuement, y discutent le programme de leur parti qui est marxiste et affilié à l'Internationale (1).

(1) L'idée socialiste existe en Russie depuis le milieu du siècle passé. C'est vers 1861 qu'elle apparaît là-bas, se détachant du libéralisme politique. Elle s'y développe rapidement, à partir de 1870.

Le socialisme russe a d'abord « un caractère essentiellement littéraire » et recrute la plupart de ses adhérents parmi les étudiants. Puis, sa propagande descend au peuple, en même temps qu'il devient « terroriste ». Il multiplie les attentats contre le Tsar, ses ministres et ses policiers, entre 1878 et la fin xix^e siècle. Les adeptes des théories *populistes* de Mikhaïlovsky et des méthodes russes, sont alors dans leur pays, les socialistes les plus nombreux et les plus influents. On les appelle social-révolutionnaires.

C'est seulement entre 1883 et 1898, que Plekhanov introduit le marxisme en Russie. Il rompt bientôt avec les autres socialistes moscovites. Ses partisans, Lénine et Martov, fondent, en 1895, à Pétrograd, « L'Union de la lutte pour la libération de la classe ouvrière ». En 1898, se constitue le Parti social-

Deux tendances opposées existent au sein du parti. Au cours de ce Congrès, les représentants de l'une et de l'autre manifestent leurs divergences d'idées sur des points de simple organisation. Par exemple, Martov, leader de la première tendance, propose à l'assemblée, d'admettre comme membre du Parti Social-Démocrate Ouvrier de Russie, quiconque lui « apporte son aide sous la direction d'une de ses organisations ». Condition qui paraît insuffisante à l'autre groupe dont le chef est Lénine. Celui-ci exige de tout membre « sa participation *personnelle* dans une des organisations du Parti », autrement dit son adhésion formelle et active.

Après de longs débats, les partisans de cette dernière formule l'emportent finalement sur leurs adversaires. En face des « mencheviks » (minoritaires) groupés autour de Martov, les amis de Lénine se révèlent les plus nombreux ; ils deviennent les « *bolcheviks* » ou majoritaires. C'est le nom sous lequel ils passeront à l'histoire (1).

Ce n'était là qu'une discussion byzantine, dit M. Landau-Aldanow qui doute de l'intérêt doctrinal qu'elle pouvait présenter pour les adversaires en présence. Tel n'est pas l'avis de M. Antonelli, et nous croyons avec lui que

démocrate ouvrier russe qui, la même année, tient son 1^{er} Congrès à Minsk. Il aura dorénavant une vie autonome et active.

Nous indiquons ci-dessus les principales étapes de son développement, tout en traçant celles du bolchevisme.

(1) Voir Etienne Antonelli, « La Russie Bolcheviste », Grasset, 1919, pages 58-61. — Raoul Labry, « L'Industrie russe et la Révolution », Payot, 1919, pages 25-29. — M.-A. Landau-Aldanov, « Lénine », Povolozky, 1919, pages 31-32.

« le débat, sous ses apparences mesquines, revêtait une grande importance » (1). Il était, pour Lénine, l'occasion de marquer son intransigeance socialiste et de se mettre officiellement à la tête des « révolutionnaires de profession ». En prenant position de façon nette sur ces questions secondaires, Lénine montre clairement quel chef il se propose d'être. Il veut grouper des socialistes disciplinés et déterminés à faire la révolution, prêts à payer de leur personne quand le demanderont leurs dirigeants. Il est le révolutionnaire qui méprise les « amateurs » de Socialisme et ne réunit que des militants ayant des « plans larges et audacieux ». L'homme qui écrit : « Donnez-nous une *organisation* des révolutionnaires et nous ferons tourner la Russie », devient le chef de ceux qui seront plus-tard les Bolcheviks. A 14 ans d'intervalle, le Congrès social-démocrate russe de Londres annonce et prépare la Révolution sociale d'octobre 1917.

A partir de cette époque, la scission est fortement accusée dans le parti marxiste russe. Le vieux Plekhanov, qui a introduit le marxisme en Russie, est avec Martov, en face de Lénine. Leurs programmes respectifs se précisent en s'opposant de plus en plus violemment. Mencheviks et Bolcheviks ont leurs organes et leurs littératures propres. Ils tiennent des congrès séparés.

Dès 1904, ils définissent l'attitude qu'ils prendront si une révolution politique se produit en Russie. Les Mencheviks se contenteront d' « appuyer et de surveiller la

(1) Pour la rédaction de ce chapitre, nous empruntons beaucoup à l'ouvrage cité de M. Antonelli et un peu à celui de M. Landau-Aldanov.

révolution bourgeoise ». Marxistes temporisateurs, ils sont les opportunistes du parti. Les Bolcheviks, eux, résonnent en socialistes intransigeants et en révolutionnaires hardis. Ils ne font pas confiance aux partis libéraux « bourgeois ». Déjà, ils se proposent d'engager en l'occurrence, la « lutte pour la dictature révolutionnaire du prolétariat et des paysans ». Ce qui fait écrire, avec juste raison, à M. Antonelli : « Ainsi, dès 1904, treize ans avant le coup d'Etat d'octobre 1917, le programme bolcheviste était déterminé très nettement dans ses grandes lignes ».

Cependant, en 1905, dans une brochure intitulée : « Deux tactiques de la démocratie socialiste dans la révolution démocratique », Lénine paraît se montrer partisan de la méthode progressive. C'est l'époque où l'empire moscovite éprouvant les désastres de Mandchourie, subit une crise politique d'où sort sa première révolution. Lénine ne croit pas alors que son pays puisse passer d'emblée au régime socialiste. Il faut qu'il traverse auparavant la période capitaliste. « Dans les pays comme la Russie, la classe ouvrière souffre moins du capitalisme que du manque de développement du capitalisme ». Elle a tout intérêt à ce que ce développement soit « le plus large, le plus libre et le plus rapide ». Or ce sont les « transformations démocratiques du régime politique » (1) qui le « rendront pour la première fois possible », en établissant « la domination de la bourgeoisie en tant que classe ». Il en résulte que la « révolution *bourgeoise* est absolument nécessaire

(1) Au cours de la Révolution de 1905, le Tsar octroie une Constitution et une Douma, c'est-à-dire une Chambre des Représentants, au peuple russe.

dans les intérêts du prolétariat ». Et Lénine conclut que « l'état du développement économique de la Russie (condition objective) et celui de la conscience et de l'organisation des masses prolétariennes (condition subjective indissolublement liée à la précédente), rendent impossible la libération *immédiate* de la classe ouvrière », c'est-à-dire la Révolution sociale immédiate.

Ce qui ne doit pas empêcher les socialistes d'établir la « dictature des prolétaires et des paysans ». Mais ce sera « une dictature démocratique et non socialiste ». Pour le moment, « elle ne pourra toucher aux bases du capitalisme », qu'il faudra laisser la bourgeoisie développer. Cependant, « elle pourra poser le commencement d'une amélioration sérieuse de la situation des ouvriers et de leur train de vie », et « transporter l'incendie révolutionnaire en Europe » (1).

Il ne faut pas s'y méprendre : c'est bien la transformation communiste de la vie sociale que Lénine prêche en 1905. Seulement, il croit alors nécessaire pour y parvenir, de passer par la phase bourgeoise. Par la suite, il changera d'avis ; il estimera qu'on peut brûler les étapes !

La même année, se produit la Révolution politique de 1905. Les socialistes russes, les marxistes entr'autres, y prennent une part considérable. Un *Soviet* ou Conseil des représentants des ouvriers, se forme à Pétrograd pour conduire la Révolution. Trotzky en est un des chefs les plus influents. Un moment, la situation du Gouvernement tsar-

(1) Citations de Lénine empruntées à M. Landau-Aldanov, vol. cité, p. 33-37.

riste paraît grave. C'est alors que les partis bourgeois, après avoir obtenu la création d'une Chambre de représentants du peuple, la « Douma », renoncent à la lutte révolutionnaire. Pour la continuer, la classe ouvrière reste seule, écrit M. Antonelli, sans guides, sans chefs, sans ligne de conduite. Les Bolcheviks ne sont sans doute pas encore assez sûrs d'eux-mêmes ni assez forts pour prendre la direction du mouvement révolutionnaire, quoique plusieurs d'entre eux y participent activement. D'autre part, les circonstances ne sont pas suffisamment propices. Le Gouvernement du Tsar est encore solide ; l'armée dans sa majeure partie, lui reste fidèle. Après un mois et demi d'agitation, les principaux membres du Soviet de Pétrograd sont arrêtés et celui-ci disparaît. Trotzky est exilé en Sibérie. L'essai de révolution sociale a complètement échoué.

Les socialistes russes n'ont cependant perdu ni leur temps, ni leur peine. Ils ont fait une première tentative de dictature prolétarienne. Un soviet ouvrier a fonctionné, les Bolcheviks se sont rendus compte de ses défauts et de ses imperfections. Lénine les étudiera minutieusement, et tous en tireront leçon pour la prochaine fois. Ils retiendront surtout que des révolutionnaires ne peuvent réussir dans leur entreprise, tant que l'armée reste contre eux.

Après cet échec, il y eût grand désarroi parmi les socialistes russes. « Tout alors dormait d'un sommeil de mort, dira plus tard l'un d'eux, Zinoviev, ami personnel de Lénine. Le régime de Stolypine pesait sur la poitrine de la classe ouvrière comme une pierre tombale. Les vieux chefs, Axelrod, etc., chantaient la fin de la révolution et

de l'ancien parti ouvrier illégal » (1). Beaucoup de militants vivaient déportés en Sibérie. Les autres se demandaient s'il n'était pas nécessaire de modifier leur tactique révolutionnaire ou même leur doctrine. Nombre d'entre eux, parmi lesquels il faut citer le célèbre bolchevik Lou-natcharsky, partirent en guerre contre le matérialisme historique, base philosophique du socialisme de Karl Marx.

Mais Lénine veillait ! En un gros volume, intitulé : « Matérialisme et Criticisme empirique », il rappela les socialistes russes à la raison... marxiste (2). Chose fort importante, dans ce livre qui, au dire de Zinovief, « contenait le fondement du communisme », Lénine « combattait l'influence bourgeoise dans ses formes les plus subtiles ». Il « défendait la « conception matérialiste de l'histoire contre les écrivains du milieu social-démocrate qui cédaient à cette influence » (3). Et ainsi, il sauva la philosophie révolutionnaire où plus tard, les Bolcheviks puiseront envers et contre tout, leur foi communiste.

En toutes choses, il maintint ferme et droite, leur ligne de conduite, politique. Grâce à lui sans doute, les Bolcheviks redevinrent inflexibles dans leurs doctrine et dans leur détermination révolutionnaire. Ils surent le prouver pendant la guerre de 1914.

(1) Discours de Zinoviev prononcé le 6 septembre 1918, au lendemain de l'attentat contre Lénine et reproduit par la « Vie Ouvrière, n° du 23 avril 1920.

(2) Landau-Aldanov, v. c., p. 41, 42.

(3) Discours Zinoviev, suite, « Vie Ouvrière » du 30 avril 1920.

Alors que beaucoup d'autres socialistes russes imitant les Mencheviks groupés autour de Plekhanof, demandaient aux prolétaires de se battre pour leur patrie jusqu'à l'écrasement de l'Allemagne impérialiste, Lénine réclame de suite « la cessation immédiate de la guerre ».

Se trouvant en Suisse, il est à l'aise pour exprimer ses idées. Dès les mois de septembre et octobre 1914, il expose sa thèse de pur marxisme à la conférence italo-suisse de Lugano, et le 1^{er} novembre, il publie un manifeste dans le « Social-Démocrate », (journal socialiste paraissant en Suisse). Sans la moindre hésitation, il déclare *traîtres* au socialisme, tous les marxistes allemands, français et belges qui ont voté, dans leurs Parlements respectifs, les crédits de guerre. Ayant « mesuré à sa hauteur vraie la canaillerie de ces messieurs de la « Défense nationale », il décrète que leur « deuxième *Internationale* a vécu ». En même temps il se tourne vers les vrais socialistes, demeuré fidèles à leurs principes au milieu de la tourmente guerrière. Il les adjure d'agir en internationalistes et en révolutionnaires. L'heure est venue, pense-t-il, de retourner le monde. Ils n'ont pour cela qu'à « transformer partout, la guerre impérialiste en guerre civile ».

Quant à la Russie, les socialistes y doivent organiser la propagande révolutionnaire parmi les soldats, jusque sur le champ de bataille. Il faut les engager à diriger leurs armes, non contre les soldats des autres pays, leurs frères prolétaires, mais contre les gouvernements bourgeois de tous les peuples (1). C'est par avance, le langage que les

(1) Voir : E. Antonelli, v. c, p. 62 et 63. — Roger Lévy, « Trotsky », p. 24-27.

Bolcheviks tiendront à leurs compatriotes soldats, en 1917, à leur retour en Russie.

Est-il besoin de rappeler que 99 pour 100 des socialistes restent insensibles à cette première et violente objurgation de Lénine.

Un an plus tard, a lieu la conférence de Zimmerwald. C'est Lénine, secondé par Trotzky, qui semble en avoir été l'inspirateur sinon l'organisateur. A eux deux ils rédigent la proposition « révolutionnaire » qui est d'ailleurs repoussée par 19 voix contre 11. Ils y développent le point de vue internationaliste et anti-guerrier parce qu'anti-capitaliste. Ils proclament que la « défense nationale n'existe pas pour les vrais socialistes ».

Idée qui inspire les rédacteurs du Manifeste de Zimmerwald, adopté de préférence à la proposition de Lénine. Ce n'est pas sans raison, semble-t-il, que ce dernier s'est finalement résolu à le signer. Les termes en sont peut-être moins violents et moins nets que les siens, mais ils expriment la même doctrine (1). « La guerre, y lit-on, est issue de la volonté des classes capitalistes de chaque nation de vivre de l'exploitation du travail humain et des richesses naturelles de l'univers ». Les capitalistes l'imposent aux peuples tout simplement pour « remanier la carte du monde par le fer et par le sang, selon *leurs intérêts* » exclusifs de capitalistes. Et les prolétaires mettent toutes leurs forces, tout leur courage, « au service

(1) Voir Roger Lévy, *ibid.*, p. 24-27. On trouvera dans ce volume le Manifeste de Zimmerwald, reproduit en appendice, p. 104-109.

des classes possédantes, pour s'entretuer les uns les autres », sans le moindre avantage pour eux-mêmes.

Les socialistes de Zimmerwald s'adressant directement aux « Prolétaires d'Europe », leur demandent de changer leur fusil d'épaule: « Il faut, disent-ils, rester sur le territoire de la lutte de classe irréductible, agir pour votre propre cause, pour le but sacré du socialisme, pour l'émancipation des peuples opprimés et des classes asservies ». « Et par dessus les frontières, par dessus les champs de bataille », ils lancent le cri de ralliement socialiste : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » !

L'année suivante, en avril 1916, à Kienthal, Lénine élargit encore sa propagande révolutionnaire et en précise les moyens d'action. Il propose carrément la grève générale, le sabotage et la révolte armée pour déterminer la fin de la guerre *par la défaite* (1). Il voudrait que partout, la révolte prolétarienne terminât les hostilités des Gouvernements bourgeois et commencât une lutte de classe active pour la révolution sociale.

Tel est le programme très simple et très net que les Bolcheviks apporteront au peuple russe, en 1917. Il nous permet de nous représenter l'état d'esprit dans lequel ils se trouvent au moment où ils débarquent à Pétrograd. Pour les comprendre et les suivre aisément au long de leur expérience socialiste, il nous reste à faire rapidement connaissance avec leur groupe, sinon avec chacun des individus qui le composent.

(1) Voir Antonelli, v. c., p. 63.

CHAPITRE II

LES BOLCHEVIKS

En février 1917, les Bolchevicks étaient à peu près inconnus, en Russie aussi bien qu'à l'étranger. Seuls en avaient entendu parler les fonctionnaires de l'*Okhrana* (1) chargés de les surveiller ou de les arrêter, et les autres socialistes ou révolutionnaires qui étaient avec eux en relations ou en controverse. Cela explique comment Russes et Occidentaux purent les prendre à l'époque de leur coup de force, pour de simples aventuriers. C'était, disait-on couramment, des gens cruels et sans aveu. Des échappés de hague plus énergiques et plus intelligents que leurs semblables, et qui tiraient hardiment parti de la confusion politique inouïe dans laquelle sombrait la Russie. Vendus à l'Allemagne, ils travaillaient à anéantir leur pays pour le plus grand profit des Empires centraux. En un mot, d'audacieuses crapules et rien de plus, pensait-on ! Maintenant encore, nombre de gens les considèrent comme tels.

(1) Police secrète du gouvernement tsariste.

En réalité, ces hommes sont tout autres (1). Ce sont, pour la plupart, de vieux militants du socialisme. Sous le règne du Tsar, ils ont conspiré et ils ont passé plus ou moins de temps dans les bagnes de Sibérie. Puis, pendant de nombreuses années, ils ont été des émigrés malheureux et rageurs. Certains d'entre eux ont erré à travers l'Europe et le monde. Ce sont des internationalistes au sens littéral du mot : ils ont vécu entre les nations ! Et *ils ont souffert*, pour leurs idées et pour leurs passions, pour leurs rancunes et pour leurs haines personnelles, politiques et sociales. Pourquoi ces *révoltés*, pourquoi ces « sans-patrie », ne seraient-ils pas de bonne foi !

Comme individus, ils n'apparaissent guère plus mauvais que les autres hommes. Ce ne sont ni des monstres ni des bandits. Seulement, il faut les comprendre. Et j'avoue que nous, Occidentaux, avons quelque peine à pénétrer leur mentalité. Ils nous ressemblent si peu ! Ce sont des Slaves ou des Juifs d'Orient et ce sont des révolutionnaires terroristes, plutôt que des hommes - Ne nous étonnons pas que leur psychologie nous déroute !

Pour faire la part des choses, reconnaissons d'abord qu'il y a parmi eux, des gens louches et corrompus, comme il y a des cruels et des violents. Trotzky, par exemple, a un « sourire satanique » qui glace parfois son ami, le capitaine traître Jacques Sadoul. Son âme, à laquelle ressemble celle de maints autres chefs bolcheviks, « dé-

(1) Nous parlons de la majorité des chefs bolcheviks, de ceux qui se trouvaient aux côtés de Lénine pendant qu'en 1917, il préparait à Pétrograd, l'avènement du Bolchevisme.

borde d'amertume, de mépris et de haine pour les classes dirigeantes ». Toutes passions ou qualités peu prisées en nos pays « bourgeois » !

Mais, remarquons de suite que souvent elles ont été développées en eux, par le fameux dogme de la lutte des classes, inscrit en tête du catéchisme marxiste. Tenant tous les bourgeois pour leurs ennemis mortels, ils sont prêts à employer n'importe quel moyen pour les combattre et les anéantir. Aucun précepte moral ne les arrête. Ils estiment que toutes les religions et toutes les philosophies qui mettent un frein aux passions humaines, sont des inventions « bourgeoises ». Ils ne voient en elles qu'un moyen pour l'homme d'asservir et d'exploiter plus aisément son semblable. Ils reconnaissent et observent seule, la philosophie froidement matérialiste de Karl Marx.

Tout ce qui se trouve en dehors du cadre marxiste, leur est étranger. Les règles de vie communément acceptées et suivies les laissent indifférents. N'ont-ils pas pris à tâche de transformer les bases fondamentales de notre société ! Dans les rapports individuels comme dans les rapports sociaux, ils recherchent l'émancipation intégrale de l'homme. Et ils agissent comme ils pensent. Avant de pouvoir réaliser cette émancipation au profit de tous, ils s'en octroient le premier bénéfice. Ils se conduisent quand ils le peuvent, comme si déjà l'évangile communiste régissait les relations humaines et permettait de violer les conventions coutumières.

Certains d'entre eux ont peut-être volé le bien d'un « exploiteur », ou touché de l'argent allemand pour pré-

parer la Révolution sociale. Une fois au pouvoir, ils feront pis. Qu'on nous permette cette anticipation : ils fusilleront ou laisseront tuer les bourgeois et ils trahiront les Alliés de leur pays. Pouvons-nous ne pas nous indigner de pareils crimes ? Certes non. Mais notre indignation doit aller à leurs idées plus qu'à leurs personnes. Est-ce que leur doctrine ne commande ou du moins n'explique pas tout cela ! Elle a rayé de leur conscience la notion du respect d'autrui et de ses biens, comme elle en a rayé l'idée nationale. Les Bolcheviks n'obéissent qu'aux préceptes de leur Code anti-bourgeois et socialiste.

Celui-ci ne connaît ni la patrie territoriale ni les droits individuels de notre régime social. Les libertés humaines, les engagements pris envers les bourgeois ou leurs Etats, ne comptent littéralement pas pour ces révolutionnaires communistes. Leur conception philosophique de la vie et de la politique exclut tout cela. Ils ne pratiquent rien de notre morale et pas grand'chose de notre honnêteté. Ils les méprisent comme répondant à des conceptions de vie essentiellement bourgeoises. Voilà pourquoi ils nous donnent à penser, suivant une expression familière, que les scrupules ne les étouffent pas ! C'est vrai, à notre sens de « bourgeois ». Mais, ainsi que me le disait M. Antonelli, cela est faux par rapport à *eux-mêmes*.

En leur âme de socialistes, il y a de l'honnêteté. Mais elle se manifeste au rebours de la nôtre, parce qu'elle existe en fonction de l'idéal communiste, ennemi du nôtre. Leur honnêteté réelle — je parle des Bolcheviks qui en ont — nous semble malhonnêteté. Eux et nous, n'avons pas le même étalon du bon et du juste. Nous ne pourrions appré-

cier leur valeur morale, qu'en nous mettant, si j'ose dire, dans leur peau.

Tâchons du moins de les comprendre — je ne dis pas de les approuver. Pour cela, c'est de leurs idées que nous devons nous pénétrer. Il faut entrer dans la mentalité qu'elles leur ont faite. Ce sont elles qui animent leurs passions et dictent leur conduite. Si quelques-uns d'entre eux en sont les profiteurs, les autres en sont les *apôtres*. Et cela ne laisse pas d'être effrayant.

Ces révolutionnaires appartiennent en effet à une race où l'on remarque « un empire absolu de l'idée sur l'homme et la passion de l'homme à pousser cette idée jusqu'au bout ». Ceux d'entre eux qui sont Slaves — les autres étant Juifs — se trouvent violemment enclins à réaliser leur doctrine « avec une hardiesse de sauvage raffiné et un cynisme de primitif, sans se soucier des conséquences, les regardant en face avec défi » (1). Leur goût pour l'absolu les empêche de craindre les solutions extrêmes. Ils ne se préoccupent pas des contingences. Ils iront droit leur chemin, indifférents aux difficultés que leur opposeront les réalités, comme aux souffrances qu'ils causeront autour d'eux. Ils ne trembleront jamais en se demandant où mène le chemin semé d'épines. L'inconnu ne les effraye pas : ce sont des mystiques. Voilà certes des réformateurs dont un peuple a beaucoup à attendre — en bien ou en mal !

Trempés par les luttes et les souffrances de 10 ou 15 ans

(1) J. Kessel, « Le Bolchevisme à travers Dostoïeki », *Mercur* de France.

de socialisme, brûlants de passion révolutionnaire et de haines personnelles, ils mettent encore au service de leur « cause », de brillantes qualités d'esprit. Lénine, Trotzky, Boukharine, Lounatcharsky, Tchitcherine, Zinoviev, Radek, Kamenef, Krassine, etc., sortis de la bourgeoisie, voire de la noblesse, sont des intellectuels pour la plupart très cultivés et d'une intelligence parfois remarquable.

Hommes de pensée et de parole, ce sont aussi des hommes d'action, et d'action méthodique. Ils ne sont pas des « intellectuels sentimentaux », eux ! mais des énergiques qui savent employer la manière forte.

Manœuvriers habiles, ils connaissent toutes les ressources de la tactique politique. Ils font appel aux passions populaires qui se déchaînent. Ils les surexcitent, les affolent pour s'en faire une arme irrésistible contre le Gouvernement qu'ils veulent détruire. Puis, une fois au pouvoir, ils s'appliqueront à les endiguer, et, s'ils le jugent nécessaire, ils les materont impitoyablement. Souples ou brutaux, suivant les circonstances, ils s'entendent à flatter et tenir le peuple. Mieux encore, ils savent accabler leurs adversaires dont souvent ils déjouent ou écrasent les tentatives, en clin d'œil.

Constatons enfin — chose fort importante au point de vue qui nous occupe — que leur politique, loin d'être désordonnée, est parfaitement cohérente. Elle est conforme à leurs doctrine ; elle est dans sa logique. Elle est même d'une logique implacable, ainsi que nous le verrons par la suite.

Parmi ces expérimentateurs sociaux, deux hommes mériteraient d'être mis en lumière, Lénine et Trotzky.

Non seulement ils symbolisent le bolchevisme à nos yeux d'Occidentaux, mais ils nous apparaissent comme étant l'âme et la flamme de cette énorme tentative.

Né en 1877, le juif *Bronstein* Davidof, dit *Trotsky*, est un homme « nerveux, amer, passionné » et doué d'une « âpre énergie ». A la vue de sa physionomie « incisive », on reste fasciné par son regard intense qui dévore. C'est, dit Serge de Chessin, un « formidable juif » qui fait songer à « un prophète biblique qui aurait mal tourné... L'on sent déborder dans sa frénésie, le fiel de lointaines vengeances ». Sadoul raconte avoir vu « la colère, l'émotion, l'énervement » changer son rire en « une grimace douloureuse ; alors son visage vivant et mobile s'éteint, s'efface, disparaît sous un masque méphistophélique, terrifiant ». Pourtant, ajoute son observateur, « il est meilleur, moins implacable que Lénine ». Enclin à la fureur extrême, il paraît capable de pitié.

Son esprit clair et vif comprend à merveille les conditions psychologiques des événements humains et il sait toute l'importance qu'il leur faut attacher. Comédien entraînant, il est d'une souplesse rageuse qui parfois devient brusquement de la férocité. Impulsif aux décisions rapides, c'est un homme d'action tourbillonnant. Autre trait de son caractère : « il est de ceux qui ne doutent jamais » ! (1). Cet ambitieux est un croyant et un sectaire de *passion*.

(1) Voir J. Sadoul, v. c. A plusieurs reprises, l'auteur ayant vu de près les chefs bolcheviks, dépeint leur caractère et leur esprit.

Ancien vice-président du premier Soviet de (Pétrograd) Pétersbourg pendant la Révolution de 1905, il était bien préparé à présider, en 1917, aux destinées du second. Tandis que Lénine, menacé d'arrestation par Kérénsky, « se tenait caché en Finlande ou dans les quartiers ouvriers de Pétrograd », c'était Trotzky qui préparait l'« Avènement du Bolchevisme » (1). Il dirigea fort habilement l'action révolutionnaire, retenant et excitant tour à tour l'ardeur de ses troupes, et n'hésitant pas devant les coups les plus hardis, quand il sentait que malgré des apparences contraires, il pouvait forcer le succès.

Politique peut-être plus fin que Lénine, il est comme lui, parfaitement réaliste, et même d'un réalisme sans frein !

Né à Simbirsk, en 1870, *Lénine*, qui a pour nom patronymique *Oulaniov* (Wladimir), est fils d'un conseiller d'Etat actuel (2) et appartient à la noblesse héréditaire russe. C'est un Slave.

A 17 ans, le jeune noble est socialiste militant. Dorénavant il dépensera toute son activité en paroles, écrits (3)

(1) Titre donné par lui au récit qu'il a fait de Révolution d'Octobre. Traduit en français « Editions et Librairie », Paris, 1919.

(2) Rang élevé du « Tchîn » donnant droit sous le régime tsariste, à l'appellation de « Votre Excellence ». Voir Antonelli, y. c., p. 45.

(3) Il a écrit plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels il faut citer : « La question agraire », « Le développement du capitalisme en Russie », « Matérialisme et Criticisme empirique ».

ou action révolutionnaires. L'idée fixe de transformation sociale doit absorber sa vie entière. A 33 ans il crée le parti bolchevik ; il en est le chef né. Pendant une vingtaine d'années, il est l'homme qui prépare pour de bon, la Révolution sociale, russe et internationale. En octobre 1917, il la fait en Russie. Depuis cette époque, il la dirige en maître. Il est, là-bas, une sorte de demi-dieu. C'est un Messie révolutionnaire.

Ses qualités répondent à son rôle. Lénine est absolu, dogmatique et impérieux. Tout cela, il l'est infiniment plus que Trotsky, assure Jacques Sadoul. Il l'est de caractère et de philosophie. Ce caractère a trouvé la philosophie qui lui convenait — nous voulons dire le matérialisme historique de Karl Marx — et cette philosophie a durci ce caractère dans ses lignes originelles. S'il est rigide à ce point, dans sa conception révolutionnaire, c'est qu'il est persuadé de posséder scientifiquement la vérité sociale. Par opposition au passionné Trotzky, il est, lui, une sectaire d'idée.

Son assurance morale vient de là. Elle s'extériorise, chose curieuse, en une joie presque continue. Celle-ci est quelque chose d'impressionnant. « Chez ce petit homme chauve, au visage ridé, qui se balance sur sa chaise, riant d'une chose et de l'autre, chacune des rides du visage est une ride de joie », écrit l'Anglais Arthur Ransome. Lénine est joyeux parce qu'il est confiant. « Avec sa philosophie, ne pouvant pas croire un instant que l'œuvre socialiste puisse être compromise par l'erreur d'un homme », il n'est jamais troublé par la crainte d'en commet-

tre (1) ! D'où sa foi entière en la révolution russe, foi qui chez ce matérialiste desséché par l'idée fixe, puise une vigueur extraordinaire dans son mysticisme à rebours. Elle devient en sa personne, comparable à celle dont parlait le Christ, et qui soulève les montagnes.

Puissance d'action qu'il ne gaspille pas. Car « chez lui, l'intensité de l'idée fixe a laissé intacte une netteté effroyablement terre à terre dans la vision des choses » (2). Cela donne idée de la force réalisatrice que représente Lénine.

Enfin, qualité rare et précieuse entre toutes, il paraît posséder la « volonté souveraine du maître ». Fréquemment, sa « maîtrise absolue » étonne ceux qui l'approchent. Sadoul, entre autres, a eu l'occasion de l'admirer. C'est lui-même qui raconte la scène, dans ses « Notes sur la Révolution bolchevique ».

Au 5^e congrès pan-russe des Soviets, en juillet 1918, les Socialistes révolutionnaires de gauche attaquent les Bolcheviks avec une « violence inouïe ». Un de leurs chefs, la célèbre et hardie Spiridonova, menace les commissaires du peuple de reprendre contre eux, maintenant, « le revolver et la bombe que sa main a tenus autrefois » contre les hommes du Tsar. On sait de quoi sont capables les Socialistes-Révolutionnaires terroristes ! (3). « L'émo-

(1) Arthur Ransome.

(2) Serge de Chessin.

(3) Le lendemain même de cette séance, ils le prouvaient une fois de plus, en tuant d'un coup de revolver le comte de Mirbach, ambassadeur allemand à Moscou.

tion est au comble ». La haine énerve ou affolle tous ceux qui se trouvent là, même Trotzky — tous, sauf Lénine !

Lui, se lève pour répondre à ses ennemis. « Son étrange figure de fauve est toujours calme et goguenarde. Il n'a pas cessé *et ne cessera pas de rire* sous les injures, sous les attaques, sous les menaces directes qui pleuvent sur lui, de la tribune et de la salle. Cet homme sait que ce qui est en cause, c'est toute son œuvre; sa pensée, *sa vie* » — et il rit, d'un « rire large, épanoui, sincère ! ». Lénine ne sait pas avoir peur. Imperturbable, il méprise les menaces parce qu'il domine les hommes.

L'on comprend aisément qu'un tel chef, s'appuyant sur les passions d'un peuple, puisse lui imposer son autorité pendant des années. La « volonté dominatrice » et l'éloquence, lourde mais puissante, de ce « rude magicien » exercent sur la foule, une « incomparable séduction ». Et quand il y a lieu, son amoralisme de marxiste et sa « tête froide » lui permettent d'écraser toutes les résistances, par tous les moyens à la portée de sa poigne de fer.

Réalisateur autoritaire et toujours calme dans ses audaces, en même temps que doctrinaire capable de pousser la logique dans l'absolu... jusqu'à l'absurde, c'est, pour tout dire, un homme étonnant. Ce bâtisseur de société nouvelle qui porte un plan dans la tête, est de taille à l'exécuter, si cela ne dépasse pas les limites des forces et des possibilités humaines. Dans les mains de Lénine, la Dictature du Proletariat risque fort de tourner à la tyrannie individuelle, mais du moins, on peut être assuré qu'elle réalisera du programme prolétarien, tout ce que les hommes et les choses sont susceptibles d'en absorber.

CHAPITRE III

L'AVÈNEMENT DU BOLCHEVISME

En février 1917, les soldats et les ouvriers de Pétrograd renversent, comme en se jouant, le trône de leur Tsar. Son régime discrédité par les trahisons ou l'incurie de ses ministres et par les scandales de la cour impériale, n'a trouvé pour le défendre, qu'une poignée de... policiers. Les Russes de toutes classes sociales applaudissent à la Révolution qui ouvre en leur pays, l'ère de la Liberté ! (1).

Ce n'est qu'une révolution *politique*, du moins au sens de ceux qui ont pris la direction du nouveau Gouvernement. Les bourgeois de la Douma, Cadets constitutionnalistes ou socialistes défensistes, ne songent à transformer

(1) Sur l'avènement du Bolchevisme voir : Etienne Antonelli, v. c., p. 30-102. — Baron Boris Nolde, Professeur de Droit à l'Université de Pétrograd, « Le Règne de Lénine », Paris, 1920, p. 24-41. — Raoul Labry, v. c., p. 33-39 et 66-77. — Nicolas Zvorikine, « La Révolution et le Bolchevisme en Russie », Paris, 1920, p. 80-150. — Trotsky, « L'Avènement du Bolchevisme », Paris, « Editions et Librairie », 1919.

que la Constitution de la Russie. Sans doute, veulent-ils aussi distribuer aux paysans, peu ou prou de la terre tant attendue de ces derniers ! C'est tout : ils n'envisagent pas d'autre profonde réforme sociale. Leurs préoccupations semblent être ailleurs. Patriotes plus ou moins fermes, mais sincères, ils désirent la grandeur et la victoire de leur pays. La Russie reste en guerre aux côtés de ses Alliés. Débarrassée de l'équipe tsariste qui la trahissait, l'opprimait et l'énervait, la Russie nouvelle, la Russie démocratique, va se ressaisir, pensent-ils, et tendre toutes ses énergies pour vaincre les Empires centraux. Régénérée, démocratisée, elle va évoluer à l'image de tel ou tel pays de l'Europe occidentale. Voilà ce qu'espèrent et préparent au début de 1917, les hommes groupés autour du Prince Lvoff, premier président du Gouvernement provisoire.

Mais les parlementaires russes, ne sont pas les maîtres de cette révolution. Elle a été faite pour ainsi dire sans eux, *au-dessous d'eux*, par une partie du peuple qui subissait les impulsions extrémistes (1). Les soldats et les ouvriers qui étaient allés dans la journée du 26 février, proclamer à la Douma la déchéance du Tsar, portaient, dit-on, le drapeau rouge. Drapeau mis en leurs mains par des agitateurs socialistes ! Ce n'était sans doute, pas pour eux, l'emblème de l'Internationale socialiste, mais c'était celui de toutes les convoitises et celui de toutes les révoltes contre l'ordre social, contre les devoirs nationaux.

Depuis longtemps, les socialistes russes avaient profité

(1) Voir M. Maurice Verstraete, « Mes cahiers russes », Paris, 1920, page 128.

du mécontentement populaire pour faire une propagande active dans les milieux ouvriers et parmi les soldats des garnisons. Les social-démocrates y avaient tout particulièrement travaillé. Ils avaient obtenus des résultats positifs, et un mois avant la révolution de février, notait M. Verstraete, comme la nation, l'armée était devenue révolutionnaire (1). Son moral était ébranlé ; des symptômes de décomposition commençaient à paraître. Les échecs et les pertes formidables qu'elle avait éprouvés à plusieurs reprises, facilitaient singulièrement en elle l'infiltration des idées zimmerwaldiennes.

La répercussion de son état d'esprit défaitiste était immense. « Le malaise du pays, constate M. Boris Volde, dérivait, en tout premier lieu, de la fatigue et de l'épuisement moral de l'armée ». Si nous l'osions, nous dirions que les soldats russes en avaient « mare » ! Et l'autorité tsariste (2) était devenue incapable de suppléer à leur bonne volonté, par l'application d'une forte discipline.

Aussi les ouvriers révolutionnaires eurent-ils toute facilité pour gagner à leur cause la garnison de Pétrograd, sans laquelle ils n'auraient pu renverser le Tsar. « La masse russe qui a fait la révolution a toujours été, dès le début, défaitiste », note M. Antonelli (3). Elle voulait la

(1) Voir M. Maurice Verstraete, « Mes cahiers russes », Paris, 1920, page 111.

(2) M. Verstraete écrivait le 14/27 janvier 1917 : « Ce qui est malade en Russie, c'est la tête ».

(3) Antonelli, v. c., p. 31.

paix le plus tôt possible et à n'importe quelle condition. Que lui importait sa Patrie ?

Nous insistons sur ce point, parce qu'il nous semble capital dans le développement du mouvement révolutionnaire. Il nous permet de comprendre l'état d'esprit dans lequel vivent, de février à octobre 1917, les millions de paysans qui portent l'uniforme russe. Ceux qui sont au front, ne consentent plus à se faire tuer. Seule la personne du Tsar représentait la Russie à leurs yeux de moujiks. C'était pour lui qu'ils se faisaient tuer. Lui disparu, c'est comme s'il n'y avait plus de Russie. Alors pourquoi continuer la guerre ? D'ailleurs, la Révolution en a fait des hommes libres. Cela, pour eux, veut dire que dorénavant ils disposent de leur personne — ou bien cela ne voudrait rien dire ! Ils ne veulent plus se battre, ils ne se battront plus. Très rapidement, cela devient la pensée qui prédomine en eux.

Une autre s'y ajoute, presque aussi vive. Depuis des années sans nombre, ils attendent la terre. Des millions et des millions de paysans russes n'ont point de champs ou n'en ont qu'une minime quantité. Ils convoitent les domaines immenses des grands propriétaires, des monastères et de la famille impériale. Au temps du Tsar, souvent ils ont souhaité et demandé, mais sans jamais l'obtenir, une distribution générale de cette terre qu'ils regardent comme leur étant destinée (1). Le trône du « petit Père » est à bas : c'est le moment de se la faire remettre... ou de la prendre ! Pour cela encore, les paysans-soldats veulent rentrer au village.

(1) Voir Boris Nolde, op., c., p. 19.

Les deux idées de paix et de terre se conjuguent ainsi dans leur esprit pour exiger, à tout prix, la fin de la guerre. Pour eux, il existe « une seule question cardinale, excluant toutes les autres : A quand la paix ? » écrit l'ex-député social-révolutionnaire, M. Boris Sokoloff, qui est alors Président du Soviet des députés-soldats. Et, si auparavant, il était déjà dur de mourir, disent les soldats, « maintenant que la Russie est devenue libre et que nous allons avoir la terre, la mort nous paraît encore plus terrible » (1). Rentrer chez eux et prendre la terre, voilà ce qu'ils attendent avec une fébrile impatience !

Quant aux ouvriers de Pétrograd, de Moscou et des grands centres industriels, leur état d'esprit est plus complexe. La propagande social-démocrate en fait de vrais socialistes. Ils lisent « avec attention, avec le sérieux qu'on apporte à la lecture d'un évangile », le Manifeste communiste de Marx ou d'autres brochures collectivistes. Ils écoutent avec ferveur ceux qui prêchent la lutte de classes et qui leur annoncent la fin de « l'exploitation de l'homme par l'homme ». Les instruments de travail et les entreprises doivent appartenir à ceux qui travaillent, leur dit-on : ils vont chasser les patrons et s'emparer de leurs usines ! Les bourgeois les exploitent et sont tous leurs implacables ennemis, ajoute-t-on ; ils répètent : « Guerre aux bourgeois ! ».

Ils comptent parmi les principaux acteurs de la Révolution de février ; ils le savent et ils ont conscience de leur

(1) Boris Sokaloff, « Les Bolcheviks jugés par eux-mêmes », Paris, 1919, page 4.

forcée. En Russie, les prolétaires de la ville (environ 7 millions) sont bien peu nombreux en regard des 130 millions de « moujiks ». Mais on leur dit qu'ils peuvent et doivent jouer le grand rôle politique. Pourquoi pas ? Ils sont ardents révolutionnaires. Et puis cela ne manquera pas de leur être profitable !

Ce n'est là qu'un bref aperçu de l'état d'esprit des masses populaires, entre février et octobre 1917. Leur action présente d'autres caractéristiques. La révolution, en brisant toute discipline sociale, en supprimant l'autorité et le gendarme (1), a donné libre cours à leur paresse et à leur cupidité. Les mauvais instincts prennent en eux, le dessus. Ouvriers et soldats boivent, jouent, écoutent ou font des discours dans les meetings, pillent et vendent le produit de leurs vols. Ni travail, ni service : ils sont les rois faînéants du moment.

Toute la bourbe humaine remonte du fond de leurs âmes, en même temps qu'ils manifestent la bonté et d'autres qualités plus ou moins louables du peuple russe. Celui-ci « a horreur de toute espèce de règle, de toute contrainte », écrit M. Antonelli. Devenu libre, il n'en veut plus subir aucune. Car on pense bien qu'il ne s'en imposera point à lui-même ! « Il n'a aucun principe de conduite autre que celui de céder à son plaisir du moment », principe que nous le voyons appliquer avec frénésie !

Il subit tous les entraînements du sentiment et sa « tendance à l'absolu le pousse droit à l'idéal, sans tenir

(1) Voir Chestoff, « Qu'est-ce que le Bolchevisme ? » ; « Le Mercure de France », du 1^{er} septembre 1920.

compte du possible, du réalisable ». Son âme naïve et mystique ne peut se contenter du relatif. Il ressemble à un enfant : il ne sait pas être ...raisonnable ! Le renversement du Tsar signifie pour ce peuple, la « réalisation concrète de tous ses désirs, de toutes ses aspirations ancestrales ». La Liberté — voilà bien le cas de l'écrire avec un grand L ! — la Liberté de la Révolution, c'est pour le paysan, la « liberté de prendre la terre », pour le petit peuple ouvrier et domestique, la « liberté de vivre sans travailler et sans maître » ; pour les millions de soldats, la liberté de lâcher leur fusil et de retourner à leur « isba » ! (1). Tous ceux qui s'opposeront à cet usage de la liberté, empêcheront le bonheur du peuple russe. Ces contre-révolutionnaires seront ses ennemis !

Les socialistes de toutes nuances s'emploient à l'en persuader. Et ils sont écoutés. Ils passent pour être les vrais libérateurs du peuple. Ouvriers de révolution, ce sont eux qui ont le plus ardemment préparé celle de février. Les bourgeois l'avaient souhaitée, mais ils ne l'ont pas faite. Ils l'ont peut-être fait faire — et puis, ils l'ont suivie ! M. Verstraete note dès le début de mars, que « le véritable vainqueur de la révolution russe, c'est le parti socialiste » (2). Ajoutons qu'il entend le rester.

Dès le 27 février (12 mars), la révolution n'avait pas

(1) Antonelli, v. c., p. 70-71.

(2) Verstraete, v. c., p. 128. — M. Labry écrit de son côté, que « la révolution a été l'œuvre des ouvriers organisés par le parti social-démocrate et aidés par les autres partis révolutionnaires », v. c., p. 75.

encore triomphé, les chefs socialistes constituent le Soviet de Pétrograd. C'est un Conseil composé de délégués ouvriers et soldats, élus par les usines, les fabriques, les troupes révolutionnaires, les organisations démocratiques et les groupes socialistes. Des social-démocrates, Tcheidze, Tseretelli, Skobeleff, le dirigent. Kérenski, socialiste défensiste, en fait partie (mais y perd peu à peu tout son crédit). De suite, le Soviet de Pétrograd se fait remarquer par sa véhémence et son autorité. Révolutionnaire et plébéen, il prétend immédiatement « imposer ses résolutions au gouvernement provisoire ». « Le prolétariat est le maître de la situation », s'écrie Tseretelli, dans un de ses premiers discours (1).

Du moins, ses chefs le lui disent pour l'engager à profiter de la situation. Une révolution politique ne doit pas lui suffire. Pour réaliser le socialisme, c'est-à-dire le bonheur matériel pour ceux *d'en bas*, il faut que le prolétariat oblige les ministres bourgeois à gouverner dans son propre intérêt. Il doit veiller à ce que le pouvoir détenu par la bourgeoisie, ne soit pas retourné contre le peuple. « Le Soviet qui représente les ouvriers et les soldats révolutionnaires, dit encore Tseretelli, doit soumettre la bourgeoisie à son contrôle, *lui dicter ses résolutions* ».

Le Soviet tolérera donc, à côté de lui, le maintien d'un gouvernement bourgeois, mais à condition que celui-ci soit son serviteur très obéissant. A condition que ce gouvernement accomplisse toutes les volontés prolétariennes des socialistes. Et, rien que les leurs ! « Du jour où il entrera

(1) Voir Labry, v. c., p. 73, 75, 76.

dans la voie des compromis, menace Tseretelli, nous le renverserons ».

Il y a donc deux pouvoirs, deux gouvernements, en Russie. Le Gouvernement Provisoire et le Soviet de Pétrograd (1). Le pouvoir légal des ministres bourgeois et le pouvoir extra-légal du prolétariat. En fait, dès les premiers jours de la Révolution, c'est le second qui l'emporte. Le Général Kornilof, le Ministre de la Guerre Goutchkoff essaient en vain de réagir contre l'empiètement soviétiste. De son côté, Kérensky, qui joue au dictateur social-patriote, lui oppose de magnifiques discours. C'est tout ! Le gouvernement officiel *régne*, mais ne gouverne pas (2). « Nous avons un gouvernement, nous n'avons pas d'autorité », pourront dire plus tard les Russes qui parleront de cette période. Derrière le prince Lvoff, derrière Kerensky, « gouvernent les Soviets ».

Il s'en constitue partout et très rapidement un grand nombre. En somme, dès que le Tsar est renversé, les ouvriers et les soldats le remplacent. Ils vont se gouverner eux-mêmes : c'est le plus simple ! C'est aussi le plus sûr ! Les socialistes leur disent que c'est même indispensable pour éviter, après avoir échappé au joug du Tsar, de tomber sous celui des grands propriétaires, des patrons, en un mot, des bourgeois.

(1) Nous ne parlons que de celui de Pétrograd. Il personnifie, en quelque sorte, tous les Soviets de Russie et annonce ou suscite les volontés de tous les ouvriers et soldats russes.

(2) Voir L. Chestoff, « Qu'est-ce que le Bolchevisme », *Mercur de France* du 1^{er}-9-20, p. 262 et 270.

Mais les prolétaires russes sont-ils aptes à cette tâche ? Se demandent-ils s'ils sauront diriger leurs pays ? A vrai dire, ils ne s'en inquiètent pas du tout. Auparavant, le Tsar représentait à leurs yeux, la Patrie et tous ses intérêts. Lui disparu, il n'y a plus rien qu'eux-mêmes ! Il ne reste que leurs propres intérêts et leurs propres désirs. Ils ne s'occupent que de cela. Dans les villes, dans les campagnes, sur le front, les ouvriers, les paysans, les soldats choisissent parmi eux, les députés au Soviet qui veilleront à ce qu'on leur donne entière satisfaction. Et sous l'impulsion des socialistes, ils forment leurs revendications avec une âpreté de plus en plus impérieuse.

Les révolutionnaires exercent sur eux, une influence considérable. Ceux-ci, émigrés à travers le monde, sont rentrés nombreux en Russie, dès les premiers jours qui ont suivi la chute du Tsar. Le Gouvernement provisoire les a tous accueillis, sans distinction de doctrine ni d'antécédents. Et à tous, il a laissé la plus complète liberté d'action révolutionnaire. Désormais, la Liberté règne souverainement en Russie. Ils en profitent pour faire une propagande intensive. Ils acquièrent rapidement une grande popularité parmi les ouvriers et les soldats des garnisons, comme parmi les soldats du front. Tout ce qu'attend le peuple à la suite de la révolution de février, ils le lui offrent — et parfois même, ils l'incitent à désirer et à réclamer ce à quoi il n'avait pas encore songé.

A côté des social-démocrates bolcheviks, deux autres partis socialistes se partagent les faveurs populaires. Les social-révolutionnaires qui représentent le vieux parti socialiste russe, sont écoutés des millions de paysans,

mobilisés ou non, auxquels ils promettent la terre. Beaucoup d'entre eux sont zimmerwaldiens. On les appelle défaitistes « clandestins », parce que ce sont des défaitistes plus ou moins honteux. Ils exigent une paix rapide, mais sans oser la demander carrément à la défaite. Les social-démocrates mencheviks ou internationalistes du groupe Martoff ont à peu près le même programme pacifiste.

Les uns et les autres sont les ennemis du Gouvernement bourgeois. Aux séances des Soviets ou dans les meetings, ils tonnent contre la politique impérialiste et capitaliste du Prince Lvoff, de Milioukoff, de Kérensky. Ils reprennent sans cesse la menace de Tserelli. Ils renverseront les ministres bourgeois si ceux-ci ne donnent pas complètement satisfaction à leurs exigences. Cependant, ils préfèrent les contrôler plutôt que les remplacer. La prise du pouvoir les effraie.

En somme, comme le remarque M. Labry, les socialistes russes autres que les patriotes, ou *défensistes* groupés autour de Kérensky, commencent par suivre la tactique adoptée longtemps avant la guerre, au 3^e Congrès social-démocrate russe (1). Après avoir vigoureusement aidé les partis bourgeois, — octobristes, cadets, progressistes —, à renverser l'ancien régime, ils engagent la lutte contre la bourgeoisie, « tout en la laissant organiser le pays jusqu'à ce que le prolétariat soit devenu entièrement conscient ». Ils craignent de n'être pas encore prêts à faire régner le socialisme en Russie. Par contre, ils ont peur que le gouvernement bourgeois ne finisse par se consolider. Et que s'il continue la guerre jusqu'à la victoire, « celle-ci ne

(1) Labry, v. c., p. 14.

renforce la bourgeoisie et ne lui attache l'armée ». En fin de compte, ils hésitent, ils tergiversent.

Pendant que l'indiscipline et la lassitude s'accroissent dans l'armée et que s'exaspèrent toutes les convoitises populaires. Le désarroi et le désastre augmentent de jour en jour. A tel point que des chefs socialistes s'en effraient. « Les éléments les plus raisonnables du Soviet sentent le danger qu'il y a à saper le gouvernement provisoire et à laisser monter le flot de l'anarchie ». Ils abandonnent alors la tactique socialiste d'opposition révolutionnaire. Ils consentent à collaborer avec leurs ennemis de classe, les bourgeois. Ils « font entrer dans le ministère : Skobelev, Tsereteli et Tchernof. Ces derniers, mêlés ainsi aux réalités du pouvoir, voyant la désorganisation qui menace de faire crouler la Russie, essaient d'arrêter cette marche à l'abîme et prêtent la main aux mesures de répression proposées par le gouvernement provisoire » (1). Ils ont compris qu'il faut faire machine en arrière ; qu'il faut rétablir la discipline dans l'armée et l'ordre dans la société.

Cependant, ils n'y sont décidés qu'à moitié et en rechignant. Mais cela suffit pour les rendre suspects aux prolétaires des Soviets. Ces socialistes sont devenus ministres pour partager le pouvoir avec des bourgeois, ennemis des prolétaires. Eux qui jusqu'à ce jour, ont poussé les masses dans toutes leurs aspirations révolutionnaires, s'emploient maintenant à les priver de tout ce qu'elles attendent, à leur imposer ce qu'elles ont pris en horreur, à continuer la guerre « impérialiste ». Non, vraiment, elles ne compren-

(1) Labry, v. c., p. 14.

nent plus ! et bien vite, elles se disent que les Skobelef, les Tseretelli, tous leurs anciens bergers socialistes, sont vendus à la bourgeoisie. Ils sont devenus les ennemis du peuple. Ils le trahissent !

Partout, c'est la confusion. En haut comme en bas. « Au gouvernement, c'est dit M. Zvorikine, un nouvel exemple de Byzance, où chacun prêche ce qui lui plaît, sans se préoccuper des autres chefs de l'Etat et de la marche générale à suivre, vers le salut du pays ». (1). L'anarchie règne parmi les ministres. Le Prince Lvoff, premier Président du Gouvernement provisoire, Milioukof, Goutchkof, découragés et réduits à l'impuissance, ont successivement donné leur démission. Kérensky, Terestchenko, Avksentief, qui les ont remplacés, ne sont que des bavards « indécis ». Ils se grisent d'éloquentes paroles. L'action leur fait peur. D'ailleurs ils ne savent au juste dans quel sens l'exercer ! Ce ne sont ni des bourgeois patriotes ni des socialistes révolutionnaires. Ils n'ont pas encore fait le choix entre leurs idées et leur pays. Ils vivent horriblement tiraillés entre les Alliés, les intérêts de l'ordre et l'esprit nouveau du socialisme. Ils promettent la paix, et ils continuent la guerre ; ils promettent la distribution des terres, et ils se refusent à la faire ! Ils portent ou laissent porter au paroxysme les appétits du peuple, et ne lui offrent rien pour les satisfaire. Ils exaspèrent les prolétaires en écoeurant les bourgeois.

Par eux, s'aggrave chaque jour la crise de défaitisme,

(1) Nicolas Zvorikine, « La Révolution et le Bolchevisme en Russie », Paris, 1920, page 143.

de révolte et d'indiscipline sociale. Plus d'autorité ; la fantaisie des individus ou des groupes révolutionnaires est souveraine. C'est en Russie, comme on le répète banalement, le pire chaos politique et social. Les gouvernants bourgeois ou « petits-bourgeois » qui ont pris la place du Tsar, font une lamentable faillite.

D'autres hommes vont transformer cela en Révolution sociale.

Nous les connaissons : ce sont les Bolcheviki. « Ils étaient d'une autre trempe, écrit fort justement M. Zvo-rikine, et mirent immédiatement les choses au point ». (1).

Eux, n'hésitent pas. Depuis longtemps, leur choix est définitivement fait entre la patrie et le socialisme. Ils ont opté corps et âme pour celui-ci. Aucune préoccupation « nationale » ne les embarrasse. Pour eux, il y a table rase de tout ce qui retient les Kérensky et consorts. Ils savent ce qu'ils veulent et ils le veulent fortement. Ces hommes ont le caractère aussi net et aussi ferme que l'esprit. Ils vont droit au but.

Quand Lénine arrive à Pétrograd, en mars 1917, suivi ou précédé des autres chefs bolcheviks, il commence de suite avec leur concours, sa propagande marxiste. Ils ont pour bagage, le manifeste pacifiste de Zimmerwald et le « Manifeste Communiste » de Karl Marx. Bagage peu encombrant, mais bien suffisant ! Leur programme s'adapte merveilleusement à la démagogie du moment. Ils s'adressent directement aux masses populaires ; ils ne

(1) Zoorikine, v. c., p. 143.

parlent que pour les prolétaires. Eux, les « sectaires », ils formulent « les revendications sociales des ouvriers et des paysans dans toute leur âpreté et dans toute leur intransigeance » (1).

Les soldats veulent la paix ! Ils ont raison, répondent les Bolcheviks. La guerre est imposée au monde par les divers Gouvernements, dans le seul intérêt de la bourgeoisie : c'est la domination impérialiste ! Les ouvriers et les paysans veulent l'usine et la terre ! Ils ont raison, l'usine et la terre ont été accaprées par les bourgeois, patrons ou propriétaires : c'est l'exploitation capitaliste. Les prolétaires doivent mettre fin à l'impérialisme et au capitalisme qui les oppressent et les exploitent.

« Seulement, leur disent les Bolcheviks, vous avez renversé le Tsar de son Trône pour avoir la paix et la terre, et Milioukoff, Kérensky, et tous les socialistes « petits bourgeois » continuent à vous faire tuer et à vous laisser exploiter.

Ces hommes et tous ceux qui les soutiennent, sont au service des capitalistes, comme l'étaient les ministres du Tsar. Aussi longtemps qu'il seront au pouvoir, ils vous feront battre pour sauver une Patrie qui n'est pas la vôtre, puisqu'elle ne représente que les intérêts des possédants et non les vôtres, à vous, prolétaires. Aussi longtemps qu'ils seront au pouvoir, ils vous empêcheront de prendre la terre et l'usine.

Renversez-les. Prenez le pouvoir (2). « Tout le pouvoir

(1) Trotzky, v. c., p. 13.

2) Antonelli, v. c., p. 102.

aux Soviets ! ». Vous pourrez alors vous donner à vous-mêmes, tout ce que vous attendez en vain, depuis des mois et des mois.

Il ne tient qu'à vous de briser toutes vos chaînes et de satisfaire tous vos désirs ! »

En d'autres termes que nous empruntons à M. Antonelli, les Bolcheviks répètent inlassablement au peuple russe : « Tant que tu n'auras pas supprimé tout maître entre toi et ton désir... tu n'auras rien de tout ce que tu demandes avec « toute ta sainte ferveur ». — Tu n'auras que ce que tu prendras !

Tel est le sens que, pour les masses paysanne et prolétarienne, les Bolcheviks donnent à la formule : « Tout le pouvoir aux Soviets ». Ils n'y voient sans doute qu'un moyen, mais le peuple y voit un but. Il sera « son maître » ! Il sera le maître de toutes les richesses russes.

Ne nous étonnons pas qu'il écoute et suive les amis de Lénine. La satisfaction qu'ils lui promettent est, pour ainsi dire, sans limite. Et cette promesse dorée brille sans cesse à ses yeux. Les Bolcheviks prodiguent les discours dans les meetings, et les articles dans les colonnes de « La Pravda » (La Vérité) (1).

Ils chauffent à blanc les passions révolutionnaires.

En face d'eux, il n'y a que le gouvernement du bavard Kérensky. Ce dictateur d'opérette ne leur inspire aucune crainte : ils ont jaugé exactement son éloquente faiblesse. Parmi les classes sociales de la Russie, il n'en est point

(1) Le journal de Lénine, répandu au front russe par centaines de milliers, a-t-on dit.

qui puisse et veuille leur opposer une sérieuse résistance. La bourgeoisie, dont ils vont faire leur ennemie mortelle, est peu nombreuse et pusillanime.

Les paysans, en grande partie soldats, les soutiendront pour avoir la paix et la terre.

Les ouvriers de Pétrograd sont avec eux. Certains éléments de la flotte et de l'armée particulièrement indisciplinés et hardis, sont passés au service de Lénine.

Les bolcheviks rassemblent des armes; ils préparent et enhardissent leurs troupes. Ils échouent dans leur tentative de juillet; mais sentant que l'épuisement moral, l'énervement et les convoitises du peuple, le poussent irrésistiblement vers eux, ils reprennent vite leur propagande. Avec une audace cynique (1), ils recommencent leurs préparatifs de révolte.

Le 25 octobre 1917, ils chassent ou font prisonniers Kérensky et ses ministres et s'emparent du pouvoir, à peu près sans coup férir. L'armée refusant de défendre le Gouvernement, joue passivement, « le rôle décisif dans les événements » de ce coup d'Etat (2). Ils tiennent Pétrograd. Moscou restera entre leurs mains, après une lutte sanglante de quelques jours. Rapidement, une bonne moitié de la Russie accepte ou subit leur autorité (3).

(1) Voir Trotzky, v. c., p. 67 et 68. Le chef bolcheviste y relate l'ordre incroyable qu'il donna lui-même à une fabrique d'armes de livrer 5.000 fusils à ses hommes, les gardes rouges. Et l'ordre fut exécuté.

(2) Id., p. 12.

(3) M. Savinkoff, l'ancien collaborateur de Kérensky, explique ainsi le succès des Bolcheviste : « En novembre 1917, la

Lénine a le droit de dire que « pour la première fois dans l'histoire de l'univers, le parti socialiste a réussi à achever, dans ses traits principaux, l'œuvre de la conquête du pouvoir, et a réussi à aborder *entièrement* le problème du gouvernement » (1). Les Bolcheviks peuvent alors tenter en leur immense pays, la première grande expérience socialiste qu'ait vue le monde.

Ils vont appliquer à la Russie une doctrine bien définie, celle qu'autour de Lénine ils ont affirmée pendant 10 ou 20 ans, dans leurs Congrès de révolutionnaires émigrés. Cette doctrine sera l'esprit du bolchevisme. Il importe donc que nous la précisions avec eux, dans ses lignes essentielles.

masse paysanne (environ 130.000.000) suivit Trotzky et Lénine parce qu'ils donnaient aux paysans la possibilité de *s'emparer en fait* des terres des propriétaires. L'armée du front (environ 13 millions) suivit les Bolchevistes parce que Trotzky et Lénine proclamèrent et conclurent la *paix*. Enfin le prolétariat des villes (environ 7.000.000) soutint naturellement les Bolcheviks parce que Trotzky et Lénine avaient proclamé la *dictature du prolétariat* ». Rien de plus exact, croyons-nous. Voir Bulletin, n° 30, de l'« Union ».

(1) Lénine. Discours prononcé au mois de Mai 1918, à Moscou. Paris, 1918, pages 4 et 5.

CHAPITRE IV

LA DOCTRINE BOLCHEVISTE

En suivant la formation et le développement du parti bolchevik, nous avons constaté l'influence prépondérante, pour ne pas dire exclusive, qu'a toujours exercé sur lui, son fondateur, Oulianov — *Lénine*. C'est celui-ci qui a fixé sa doctrine comme il a forgé son armature.

Il est, nous le savons, un adepte du « socialisme scientifique ». C'est à Karl Marx, qu'il le « Père du Bolchevisme » a emprunté sa philosophie sociale.

Il a fait sien le *matérialisme historique* du célèbre doctrinaire allemand. A son exemple, il croit que « toute l'histoire de la société humaine » se réduit à « l'histoire des luttes de classes ». Ce sont exclusivement, pense Lénine

(1) Toute la doctrine de Lénine s'explique par une philosophie de l'histoire : le matérialisme historique de K. Marx, dit en substance M. Rist, professeur à la Faculté de Droit de Paris.

Voir dans l'édition 1920 de l'« Histoire des Doctrines Economiques » de MM. Charles Gide et Charles Rist, le paragraphe que ce dernier y consacre à la doctrine bolcheviste, p. 757-770.

avec Marx, les préoccupations matérielles d'ordre économique qui engendrent et régissent l'activité humaine. Il s'ensuit que les phénomènes de production et de répartition des richesses, primant tous les autres, ont produit et entretiennent inévitablement les « antagonismes de classes ».

De nos jours, la société humaine se partage en deux grands camps ennemis, en deux grandes classes directement opposées : la bourgeoisie et le prolétariat. A travers le monde entier, il y a une seule bourgeoisie qui opprime un seul prolétariat, et qui l'opprime pour l'exploiter. Le régime social et politique actuel, dit du *salariat*, permet ainsi aux bourgeois de vivre grassement du travail d'autrui.

Mais une évolution qui se fait irrésistiblement, entraîne le monde vers un régime nouveau. Diverses formes d'oppression, politiques et sociales, ont disparu tour à tour, pour se remplacer les unes les autres. Le servage qui avait succédé à l'esclavage, a cédé lui-même la place au salariat. C'est le développement normal et fatal de l'humanité qui a voulu qu'il en fût ainsi.

Or, les lois qui régissent ce développement et que Marx prétend avoir établies par une observation « matérialiste » de l'histoire, indiquent avec une certitude scientifique que le salariat et sa contre-partie oppressive, le patronat, doivent disparaître à leur tour, devant le communisme. Celui-ci « sort du capitalisme, est engendré *historiquement* par lui, dit Lénine (1). Cela se produira,

* (1) La plupart des citations de Lénine que nous donnons au cours de ce bref chapitre, sont tirées de sa brochure inti-

que les hommes le veuillent ou non, parce qu'un certain *fatum* social le rend inévitable. Là-dessus, pas le moindre doute dans l'esprit de Lénine (1) !

Le Socialisme

Et ce phénomène de transformation fatale et révolutionnaire, qui correspond dans le langage de Marx, à la « phase catastrophique », est le dernier acte de la fameuse lutte des classes. Ce n'en est pas le moins violent. Les anciens opprimés, c'est-à-dire les prolétaires, deviennent à leur tour oppresseurs. Pour faire disparaître l'exploitation de l'homme par l'homme « qu'est le capitalisme », il leur faut « exproprier la bourgeoisie » des moyens de production qu'elle détient en totalité. Ils ont alors, à vaincre la résistance désespérée qu'elle ne manque pas de

tulée « *Staat und Revolution* » et publiée en allemand, à Berne, en 1917, quelques semaines avant le coup de force bolcheviste.

Aucune traduction française n'en ayant, à notre connaissance, paru en librairie, nous avons emprunté à M. Rist, les passages traduits et reproduits par lui, dans son étude signalée ci-dessus.

(2) Les lignes que voici, le prouvent bien : « Marx, écrit Lénine, pose la question du communisme comme un naturaliste pose la question du développement, disons d'une nouvelle espèce biologique, dont on saurait qu'elle est née de telle ou telle manière et se développe dans telle ou telle direction déterminée ». — « Toute la théorie de Marx, écrit encore Lénine qui la fait complètement sienne, est une *application de la théorie de l'évolution* dans sa forme la plus conséquente, la plus complète, la plus approfondie et la plus riche de contenu, au *capitalisme moderne* ». Rien de plus exact !

leur opposer. Ils ne peuvent y réussir qu'en retournant contre elle, le pouvoir de l'Etat, cette « machine organisée pour l'oppression d'une classe par une autre classe », selon le mot d'Engels. Cela équivaut pour eux, à « l'emploi systématique de la force des armes » contre les bourgeois. A ce moment révolutionnaire, dit Lénine, on passe de « la puissance de l'Etat (considéré) comme force spécialisée, pour l'oppression d'une classe déterminée, à *l'oppression des exploités* (1) par la force commune de la majorité du peuple des ouvriers et des paysans » (2). C'est le régime de la Dictature du Proletariat et l'assujettissement du peuple entier au pouvoir de l'Etat prolétarien.

Notons que c'est une période d'oppression inévitable, celle qui constitue le collectivisme ou socialisme proprement dit. « Le premier point, écrit Lénine, qui est absolument certain, qui est confirmé par toute la théorie de l'évolution, par toute la science en général (1), c'est celui-ci, qu'*historiquement* il est indispensable qu'il y ait un stade particulier ou une étape particulière servant de passage du capitalisme au communisme ». En d'autres termes, « le passage de la société capitaliste au communisme, est impensable sans une période de transition politique » (citation de Marx) et l'Etat de cette période ne doit être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat ». C'est le socialisme organisateur ce qui, en langage acces-

(1) Traduisez : de tous ceux qui détiennent un moyen de production.

(2) Voir Rist, *ibid.*, p. 762.

sible aux prolétaires, signifie d'une part, qu'on institue un Etat contre la bourgeoisie et d'autre part, que « la bourgeoisie étant définie une minorité de gens qui jouissent et exploitent, le nouveau régime est une majorité de gens qui jouissent et exploitent » (1).

Voilà qui ne pourra manquer d'allécher ouvriers et paysans russes. C'est la jouissance de tous les biens de ce monde que Lénine fait miroiter à leurs yeux. Le pouvoir dictatorial du Proletariat a pour but de « préparer les conditions nécessaires pour réaliser l'égalité générale « des individus « dans le domaine de la production et de la répartition des richesses » (L. C., p. 16 à 79). Il doit créer une nouvelle société où il n'y aura plus place pour les propriétaires ou capitalistes qui font travailler autrui et réalisent des bénéfices personnels avec le produit de son travail.

Il s'ensuit que la démocratie prolétarienne « est un violent écrasement » (nous citons toujours Lénine) de la bourgeoisie, « c'est-à-dire l'exclusion de la démocratie, des exploiters et oppresseurs du peuple ». Elle « se caractérise par une série de restrictions » à la liberté et aux droits des bourgeois, spécialement par leur « expropriation ». Tous les moyens de production, la terre comme l'usine, leur sont enlevés de force, et deviennent la propriété de la collectivité sociale représentée par l'Etat. La Société entre ainsi dans la phase du collectivisme économique. Il n'y a plus qu'un Patron : l'Etat.

(1) V. Rist, vol. cite, p. 768.

« Tous les citoyens deviennent employés et ouvriers du seul et unique grand syndicat d'Etat », de cet Etat prolétarien « composé des ouvriers armés ». En d'autres termes, c'est le travail de la population entière, sous la surveillance et au profit du seul prolétariat. « Il s'agit, remarque Lénine, que tous travaillent également, maintenant uniforme le rythme du travail et touchent un salaire égal ». C'est, au dire M. Rist, le collectivisme sous sa forme la plus connue et la plus banale (1).

Chose remarquable, ce régime qui supprime le profit soi disant non gagné du capitaliste, Lénine ne le promet ni *juste* ni *libre*.

Le collectivisme, cela va sans dire, ne peut avoir ni l'un ni l'autre de ces caractères à l'égard de la bourgeoisie qu'il se propose d'anéantir au moins en tant que classe !

Mais bien plus, aux anciens « exploités », à ceux qu'il libère de la servitude capitaliste, au prolétariat lui-même, Lénine n'apporte ni liberté ni justice (2). La classe devenue à son tour *dirigeante*, celle des ouvriers, doit, tout comme les autres, marcher au doigt et à l'œil. Si, en principe, elle possède toute la souveraineté politique, par cou-

(1) Les caractères principaux en sont : « mise en commun des instruments de travail, travail obligatoire pour tous, paiement d'après le travail fourni, égalité de traitement pour l'intellectuel et l'ouvrier manuel, et enfin contrôle de toute cette organisation par le prolétariat armé ».

(2) En cela encore, il est bien marxiste, les préoccupations d'éthique étant toujours restées étrangères au matérialiste brutal qu'était Karl Marx.

tre elle n'a point de liberté économique. Dès le mois de mai 1918, dans son fameux discours de Moscou, Lénine dit carrément aux ouvriers russes que, « pendant le travail », ils sont contraints d'observer une « discipline de fer » et de montrer « une *soumission absolue* à la volonté d'un individu socialiste ». Plus tard, au cours de 1920, il en est arrivé à une pure et simple « militarisation du travail » ! C'est la négation même de la liberté : c'est le caporalisme.

Quant à la *justice*, Lénine n'en annonce pas non plus la réalisation au profit des prolétaires, « dans la rétribution du travail ». Pendant la période du socialisme, il y aura bien égalité de travail et de salaire entre tous les citoyens, mais cela n'est pas la justice.

En effet, dit Lénine, cette égalité est « l'application d'une mesure *identique* à différents hommes qui, en réalité, ne sont pas les mêmes ». Ils « ne sont pas égaux entre eux ; l'un est plus fort, l'autre est plus faible ; l'un est marié et l'autre pas ; l'un a plus d'enfants, l'autre moins ». Et pour supporter des charges inégales, ils ont tous indistinctement les mêmes ressources ! En fait, « le *droit égal* » est une entorse à l'égalité et *injustice* ».

Lénine conclut lui-même que la justice et l'égalité ne peuvent régner encore dans cette première phase du communisme. Après tout, pour lui, cela n'a guère d'importance. L'établissement du « socialisme » proprement dit n'est pas un but : ce n'est qu'un moyen. Il représente seulement l'étape indispensable pour le passage à la « phase

supérieure de la société communiste », c'est-à-dire au communisme proprement dit (1).

Le Communisme

La transformation de la société capitaliste en société communiste ne peut se faire en un *tour de main*. « On sait, dit Lénine qu'il s'agit là d'un processus très lent », car « l'habitude d'observer *spontanément* les règles de la vie en commun » ne peut s'acquérir du jour au lendemain. La réalisation de ce dernier système « suppose, observe-t-il, un type humain bien différent de l'homme d'aujourd'hui, de cet homme hâtif, capable en un instant de détériorer des magasins publics et d'exiger qu'on lui donne le bleu du ciel ». (1) Cette transformation de l'âme humaine se fera peu à peu au sein de la société collectiviste. Les contraintes socialistes, en pliant l'homme à de nouvelles règles de vie, lui créeront insensiblement par l'*accoutumance*, une sorte de nouvelle nature.

Travail difficile et long, sans doute très long ! Lénine ne se le dissimule pas. Quand sera-t-il terminé, quand le com-

(1) Notons que les Bolcheviks se qualifient de « communistes » et non de socialistes. Ils sont ainsi dans la tradition marxiste des auteurs du « Manifeste communiste ».

(2) Le puissant esprit d'observation de Lénine reprend ici ses droits. Lui, le théoricien de la transformation sociale « la plus révolutionnaire que l'humanité ait jamais vue », reconnaît l'impossibilité d'établir la « justice » parfaite ici-bas, tant que l'homme sera *l'homme d'aujourd'hui* !! — N'est-ce pas dire, tant que l'homme sera l'homme !

munisme deviendra-t-il par là même réalisable ? Lénine dit et répète : « nous ne le savons pas et nous ne pouvons pas le savoir ». Peut-être se répond-il à lui-même : jamais » ? !

C'est ce que se demande M. Rist, quand il écrit : « La phase supérieure du communisme me semble jouer dans la doctrine, le rôle d'une sorte de paradis de Mahomet. On s'en sert pour fanatiser les fidèles et leur faire prendre patience ». N'en est-il pas exactement ainsi !

En tout cas, ce régime utopique est l' « idéal », le but final », des Bolcheviks. Comment doit-on se le représenter ? C'est, écrit Lénine, « par rapport au Capitalisme, la forme la plus haute de l'organisation du travail, permettant aux ouvriers d'appliquer *librement* et consciemment tous les moyens que la science met à leur disposition ». Politiquement, le Communisme se caractérise par la disparition complète de l'Etat », devenu inutile en même temps que devient inutile toute contrainte sociale. Lénine suppose que « la stricte observation des simples règles fondamentales nécessaires à toute vie humaine collective » est alors assurée par la force de *l'habitude acquise*. Les hommes ayant fait peau neuve au cours de la période antérieure de socialisme exécutent d'eux-mêmes le travail dont a besoin la Communauté, et observent scrupuleusement toutes les lois nouvelles gravées dans leur cœur et d'ailleurs sanctionnées, si besoin est, par la réprobation publique.

Inutile d'ajouter que tout est mis en commun, les objets de consommation comme les moyens de production. Nous pouvons du moins le présumer, bien que Lénine s'abstienne

de donner des précisions sur ce dernier point. C'est sans doute, selon la formule anarchiste, la « mise en tas » et la « prise au tas ».

Voilà l'aboutissement rêvé par les Bolcheviks, de leur Révolution sociale. N'est-ce pas en somme, comme le pense M. Rist, « la simple copie du paradis anarchiste de Bakounine et de Kropotkine » !

CONCLUSION

Par quels moyens et dans quelle mesure les Bolcheviks ont-ils réalisé la doctrine que nous venons de résumer, voilà ce dont nous voudrions commencer maintenant un examen approfondi. Les chapitres précédents n'ont pour but, comme nous l'avons dit dans notre avant-propos, que de conduire le lecteur à l'étude de cette réalisation.

Réalisation qui constitue tout un ensemble de faits juridiques, politiques et sociaux. Ceux-ci, est-il besoin de l'affirmer, méritent d'être observés avec la plus profonde attention. Nous nous sommes efforcé de le faire en un long travail auquel nous n'avons pas manqué de donner tous nos soins. Pourquoi ne pas le dire, nous y avons pris le plus vif intérêt : l'étude de la Révolution russe est passionnante ! Mais des difficultés d'ordre matériel nous empêchent de reproduire ici, les 200 ou 300 pages de manuscrit nécessaires pour donner une idée précise de l'organisation politique, économique et sociale de la Russie bolcheviste et des résultats dès maintenant enregistrés, de cette expérience socialiste (1). Nous le regrettons d'au-

(1) Cette étude complète sera probablement publiée sans tarder.

tant plus que cela nous interdit de formuler en ces pages aucune appréciation sur le bolchevisme lui-même. Nous ne pouvons présenter au lecteur des conclusions tirées de faits... que nous omettons de lui faire connaître. Nous n'avons pas la prétention d'être cru sur parole !

Qu'on nous permette, en revanche, de tenter une brève critique de la doctrine bolcheviste exposée au chapitre précédent. Cela ne nous paraît pas dénué d'intérêt pratique. Dans l'esprit de Lénine et d'autres chefs bolcheviks, la spéculation prépare directement l'action. Pour eux, la science sociale et ses théories n'ont de raison d'être qu'en leur application. Ces hommes visent essentiellement à réaliser leur conception doctrinale. Nous ne pouvons en douter. Et nous les savons prêts à employer tous les moyens pour parvenir à leur fin, c'est-à-dire au communisme.

Mais peuvent-ils y parvenir ? Indépendamment des résultats qu'ils ont obtenus pendant 3 années de socialisme, apparaît-il possible en simple logique de réaliser le communisme parmi les hommes ? Pour examiner brièvement cette question, nous devons ajouter quelques développements à ce que nous avons dit du communisme, au cours du précédent chapitre.

L' « idéal », le « but final » de Lénine, c'est, nous le savons, l'établissement d'une société où tous les hommes » observeront *spontanément* les règles de la vie en commun » (1). Selon lui, pendant la première phase du

(1) Lénine, « Staat und Revolution », p. — C'est nous qui soulignons.

socialisme, c'est-à-dire pendant la période de Dictature du prolétariat, l'homme, sous la pression de l'Etat collectiviste, modifie sa façon d'apprécier les raisons d'agir. A l'intérêt individuel, moteur actuel de l'activité humaine, la loi et l'éducation prolétarienne substituent le mobile communiste. Peu à peu, l'individu comprend les nécessités complexes de la vie sociale et prend conscience de sa responsabilité et de ses devoirs collectifs. L'ambiance et la contrainte socialistes annihilent ou retournent les instincts égoïstes de l'homme. Il se forme pour ainsi dire, en ce dernier, un nouveau substratum moral. Les Bolcheviks lui font une mentalité « communiste »

Lénine, nous l'avons vu, ne se dissimule pas les difficultés de pareille tâche. La transformation morale du prolétariat et de la société tout entière exigera, avoue-t-il, un temps peut-être très long. Il prévoit lui-même « quels efforts lents et persévérants des meilleurs et des plus conscients des ouvriers et paysans seront nécessaires pour retourner complètement les dispositions de la masse » (1), comme pour élever au niveau désirable son instruction et sa culture.

Néanmoins, il croit cette transformation possible. Le socialisme, en faisant disparaître l'« asservissement des masses », libère de toute contrainte, l'âme du prolétaire et lui offre les moyens de développer son intelligence. Les meetings et la presse seront ses éducateurs. Cette dernière jouera un grand rôle. La presse bourgeoise, parce qu'elle est soumise « en fait au capital », ne sert qu'à

(2) Lénine, Discours de mai 1918, p. 7.

amuser « la plèbe de piquantes bagatelles politiques » ! Les journaux prolétaires remplissent une mission toute différente. Ils apprennent graduellement aux travailleurs « à voir et à comprendre eux-mêmes comment et combien ils doivent travailler, comment et combien ils peuvent se reposer » — d'une façon générale, comment ils doivent se préparer à l'existence communiste (1).

Le théoricien bolchevik compte beaucoup aussi sur l'« instruction par les meetings ». Sans elle, dira-t-il en 1918, « la masse des opprimés n'aurait jamais pu passer de la discipline à laquelle la forçaient les exploiters, à la discipline consciente et volontaire », indispensable sous le régime communiste. « L'instruction par les meetings, c'est là, à son sens, le véritable démocratisme des travailleurs, leur redressement, leur réveil pour une vie nouvelle » (2). Quant aux jeunes générations, elles n'auront pas besoin d'être « redressées ». L'enseignement bolcheviste développera en elles, l'esprit révolutionnaire et préparera à l'Etat, des communistes conscients.

La coercition accomplira le reste de la besogne. Elle joue un grand rôle dans tout le système de Lénine. Elle se manifeste dans les diverses mesures prises par le Gouvernement socialiste et dans les sanctions implacables de ses Tribunaux prolétariens. C'est grâce à elle, que Lénine espère l'arrivée du moment où « toute contravention aux règles » sociales deviendra sans aucun doute si difficile,

(1) Lénine, Discours de mai 1918, p. 24, 25, 26.

(2) Lénine, idem., p. 36, 37.

constituera une si rare exception, sera suivie d'une punition si rapide et si sévère (1), qu'il n'y aura plus lieu d'en tenir compte » ! Il n'est pas question, on le voit, de prêche évangélique ni de préceptes moraux destinés à rendre les hommes vertueux. C'est par la contrainte prolétarienne exercée pendant toute la durée de la première phase révolutionnaire, que les citoyens éprouvent, comprennent, puis acceptent la nécessité d'observer d'eux-mêmes les « règles fondamentales » de la « vie humaine collective ». Ainsi, cette observance devient très vite, « en raison même de sa nécessité », une simple « *habitude* ».

L'individu assure alors lui-même le maintien de l'ordre collectif. L'Etat peut disparaître : il meurt de son inutilité absolue. La discipline sociale est dorénavant dans le cœur et dans l'esprit du prolétaire. L'âme humaine est mué par l'intérêt collectif. L'individu travaille parce qu'il a conscience de son devoir social et qu'il aurait honte d'y manquer (2). Lénine voit déjà les rares défaillants désignés à la vindicte publique, par le doigt tendu des citoyens tout bouillants de zèle au sortir des meetings communistes. Point ne sera besoin d'autre sanction sociale.

(1) Car, explique-t-il, les ouvriers armés sont des hommes pratiques et positifs, et non pas des intellectuels sentimentaux ; ils ne permettront pas qu'on se moque d'eux » !

(2) Pour Lénine, les Samédis communistes de la Russie bolcheviste représentent le véritable commencement du communisme. Ce sont, ainsi qu'on le sait, des jours de repos hebdomadaire pendant lesquels les ouvriers travaillent sans paiement pour améliorer la situation économique de leur pays. Lénine voit une manifestation effectivement communiste dans cette « volonté prévoyante, prête au sacrifice et à un travail plus dur » pour le salut de la collectivité.

Les hommes connaîtront alors la vie libre et heureuse.

En somme, Lénine compte régénérer l'homme, en faire à proprement parler, un être nouveau, digne dans le communisme d'une vie nouvelle. Par là, il est profondément révolutionnaire. Comme tous ceux qui méritent d'être ainsi appelés, il puise sa conviction dans une certaine philosophie. Il nous dit lui-même que toute la théorie de Marx adoptée par son parti, « est une application de la théorie de l'évolution au capitalisme moderne ». (1) Il a raison, c'est en évolutionniste que les socialistes russes considèrent et façonnent la société humaine.

A la vérité, ils « veulent l'ordre dans le monde et la prospérité de l'humanité », mais ce qu'ils conçoivent et préparent, c'est un ordre *nouveau* qui soit conforme à leur « vue optimiste sur l'homme ». Un écrivain pénétrant, M. Georges Valois, l'explique en des termes que nous croyons utile de reproduire ici (2).

Les Bolcheviks appartiennent à ce grand « parti » humain qui « croit au dogme de la perfectibilité humaine ». Ils estiment, continue l'auteur de l'« Economie Nouvelle », que l'individu n'a pas besoin ou ne doit plus avoir besoin dans l'avenir d'être contraint, soutenu, encadré par les

(1) Lénine.

(2) Georges Valois, « L'Economie Nouvelle », p. 56 et suiv.
« Il est d'une psychologie de primaire, écrit-il, de dire que les révolutionnaires ne sont mûs que par l'appétit de la violence ou de la destruction, comme de dire que les défenseurs de l'ordre ne sont mûs que par le souci de leurs intérêts matériels ou par les préjugés. Le vrai est que les uns et les autres veulent l'ordre dans le monde et la prospérité de l'humanité ».

institutions politiques, économiques et sociales pour vivre, prospérer, travailler, assurer la continuité de la civilisation et de l'espèce. Ils croient que le mouvement historique est un mouvement par lequel l'homme se libère progressivement des contraintes, des soutiens, des cadres que lui ont donnés les prêtres, les princes, les castes et les classes. Une première grande révolution (la Révolution française) a permis à l'homme de conquérir la liberté politique qui a laissé subsister une domination économique, en même temps qu'elle conservait les cadres nationaux. Une deuxième grande révolution, internationale, celle-là, embrassant le genre humain, abattra la dernière domination économique et, toutes contraintes étant désormais abolies, l'humanité entrera dans la période glorieuse de la liberté totale ».

C'est le roman de l'évolutionnisme, dont la trame, « intellectuelle pour les rationalistes », est « économique et matérialiste pour les marxistes » que sont les révolutionnaires russes (1). Ce qui nous fait conclure avec M. C. Valois, que les Bolcheviks sont des hommes qui représentent « *la métaphysique du Progrès* » (2).

C'est de celle-ci que leur vient la foi communiste, et c'est cette foi communiste qui engendre et entretient leurs illusions révolutionnaires et leur messianisme prolétarien.

Nous n'entreprendrons pas la discussion de l'erreur philosophique des Bolcheviks. Nous ne sommes point suffisamment docte en la matière pour nous y aventurer, et

(1) C. Valois, id., p. 58.

(2) C. Valois, id. p. 60.

d'autre part, cela ferait figure de digression hors du cadre de cette étude.

Il nous suffit de ramener avec M. Valois, l'inspiration bolchévique à sa source première. Quelque soit le jugement définitif qu'on ait à porter sur le Bolchevisme, il sera toujours nécessaire d'en revenir là, pour saisir et apprécier justement le sens de cette révolution (1).

Et si cette dernière échoue, c'est que Lénine n'aura pas pu changer ce limon dont le Créateur fit nos premiers parents. C'est que malgré les efforts vigoureux et tenaces du dictateur socialiste, et selon sa propre expression, le prolétaire russe sera resté *l'homme d'aujourd'hui* ! Pour notre part, nous n'en serons point étonné puisque avec les gens de simple bon sens, nous croyons que toujours l'homme sera l'homme.

(1) Cela aide aussi, à mieux comprendre pourquoi Lénine s'acharnait pendant les années de fléchissement des socialistes russes, à faire triompher dans leurs esprits indécis, la philosophie matérialiste et évolutionniste de son maître Karl Marx.

Vu :

LYON, le 10 Novembre 1920.

LE PRÉSIDENT,

Etienne ANTONELLI.

Vu :

LYON, le 14 Novembre 1920.

LE DOYEN,

L. JOSSERAND.

Permis d'imprimer :

LYON, le 16 Novembre 1920.

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE,

JOUBIN.

BIBLIOGRAPHIE (1)

- ANTONELLI. — « *La Russie Bolcheviste* ». — Grasset, 1919.
- BAJENOFF. — « *La Révolution russe, essai de psychologie sociale* ». — Edition des « Pages actuelles », Blond et Gay, 1919.
- BIENSTOCK. — « *Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie* ». Tome I : 1790-1894, Payot, 1920.
- — « *La Révolution russe : Kornilov* ». *Mercure de France*, 1^{er} et 16 janvier 1918.
- BUCHARINE (ou BOUKHARINE). — « *Le Programme des Communistes (Bolcheviki)* ». Paris, 1920.
- BUISSON. — « *Les Bolcheviki* ». Fischbacher, 1919.
- CHESSIN (Serge de). — « *Au pays de la Démence rouge* ». Plon, 1919.
- CHESTOFF. — « *Qu'est-ce que le Bolchevisme ?* » *Mercure de France*, 1^{er} septembre 1920.
- DEMORGNY. — « *Les Partis politiques et la Révolution russe* ». Payot, 1919.
- DENJEAN. — « *Le Commerce russe et la Révolution* ». Payot, 1920.
- DUMAS. — « *La vérité sur les Bolcheviki* ». Edition Franco-Slave, 1919.

(1) NOTE. — Nous n'avons pas l'intention de donner ici, une bibliographie complète du bolchevisme. Nous nous restreignons aux ouvrages qui concernent la matière des chapitres de notre Introduction.

- HERVAL. — « *Huit mois de Révolution russe* ». Hachette, 1918. —
- HOSCHILLER. — « *La Politique extérieure des Soviets* ». Revue de Paris, 15, janvier 1920.
- JALABERT. — « *Les Etapes de la Russie nouvelle* ». Les Etudes, novembre et décembre 1917.
- KAUTSKY (Karl). — « *Terrorisme et Communisme* ». Povolozky, 1920.
- KRITCHEWSKY. — « *Vers la catastrophe russe* ». Alcan, 1919.
- LABRY. — « *L'Industrie russe et la Révolution* ». Payot, 1919.
- — « *Une Législation Communiste* ». Payot, 1920.
- — « *Comment nous avons été renseignés sur la Russie* ». Mercure de France, 15 mars 1920.
- LALOY. — « *Documents secrets, Archives Ministérielles des Affaires Etrangères* ». Bossard, 1919.
- LANDAU-ALDANOV. — « *Lénine* ». Povolozky, 1919.
- LÉNINE. — « *Les Problèmes du Pouvoir des Soviets* ». Paris, 1918.
- — « *Lettre aux Ouvriers Américains* ». 1918.
- — « *Staat und Revolution* ». Berne, 1917.
- LÉVY. — « *Trotsky* ». Edition de l'Humanité, 1920.
- LOKERMAN. — « *Les Bolcheviks à l'œuvre* ». Rivière, 1920.
- MAXE (Jean). — « *De Zimmerwald au Bolchevisme* ». Bossard, 1920.
- MINSKY. — « *L'Idéologie de la Révolution russe* ». Mercure de France, 16 mars 1918.
- MITTLER. — « *Le Bolchevisme contre la Liberté* ». Grasset, 1919.
- MOUKÉVITZ (Nicolas de, général). — « *La Décomposition de l'Armée russe* ». Payot, 1919.
- NOSKOFF (général). — « *Nicolas II inconnu* ». Plon, 1920.
- NOLDE (Baron Boris). — « *Le Règne de Lénine* ». Bossard, 1920.

PARVUS. — « *Le socialisme ouvrier et la Révolution mondiale* ». Chez W. Troesch, Olten.

RADEK (Karl). — « *La Révolution Russe* ». Revue Communiste, mars 1920.

— — « *La Dictature du Proletariat et le Terrorisme* ». Revue Communiste d'avril, mai et juin 1920.

RANSOME. — « *Six semaines en Russie en 1919* ». Librairie de l'Humanité, 1919.

RAPPOPORT. — « *L'« Opportunisme » de Lénine* ». Revue Communiste, août 1920.

RIST. — « *La Doctrine Bolcheviste* », dans l'« *Histoire des Doctrines Economiques* », de Charles Gide et Charles Rist, Sirey, 1920.

RIVET. — « *Le dernier Romanof* ». Perrin, 1920.

SAPOUL (Jacques). — « *Notes sur la Révolution bolchevique* ». La Sirène, 1919.

SEHAER (Ivan de). — « *La Tourmente bolchevique* ». Nouvelle Revue, 15 février 1920.

SOKOLOFF. — « *Les Bolcheviks jugés par eux-mêmes* ». Edition Franco-Slave, 1919.

TROTSKY. — « *L'Avènement du Bolchevisme* ». Edition et Librairie, 1919.

— — « *Vingt lettres de Léon Trotzky* ». Edition de La Vie Ouvrière, 1919.

VALOIS. — « *L'Economie Nouvelle* ». Nouvelle Librairie Nationale, 1919.

VERSTRAETE. — « *Mes cahiers russes* ». Crès, 1920.

VICTOROFF-TOPOROFF. — « *La première année de la Révolution russe* ».

VOLSKY. — « *Dans le royaume de la famine et de la haine. La Russie Bolcheviste* ». Imprimerie de l'Union, 1920.

ZVORIKINE. — « *La Révolution et le Bolchevisme en Russie* ». Perrin, 1920.

ZINOVIEV. — « *Oulianov-Lénine* ». La Vie Ouvrière, journal hebdomadaire, n° du 13 avril 1920 et suivants.

L. R. — « *Notes sur le Bolchevisme* ». Revue des Sciences politiques, 15 février 1920.

LIVRE BLANC ANGLAIS. — « *Le Bolchevisme en Russie* ». Berger-Levrault, 1919.

Parmi les journaux ou publications politiques, nous signalons spécialement *l'Humanité*, *La Vie Ouvrière*, *Clarté*, *La Cause Communiste* et le *Bulletin de l'Union* (Bureau de Presse russe) où nous avons trouvé de nombreux articles ou documents relatifs au Bolchevisme.

TABLE DES MATIÈRES

LE BOLCHEVISME

	Pages
AVANT-PROPOS.	7
CHAPITRE PREMIER. — Ses Origines : Le Congrès social-démocrate russe de Londres en 1903. — Les Bolchevistes et la Révolution russe de 1905. — Lénine et la guerre de 1914 : Zimmerwald et Kienthal.....	11
CHAPITRE II. — Ses Hommes : Vieux militants socialistes. C'est leur doctrine philosophique et sociale qui a fait leur « mentalité » anti-bourgeoise et matérialiste. — Ils sont intelligents ardents et hardis. — Leur cohésion. — Trostzky. — Lénine, le Messie révolutionnaire	21
CHAPITRE III. — Son Avènement : La Révolution politique de février 1917. — Effondrement de l'autorité. Surexcitation des aspirations populaires. — Impuissance des patriotes russes : Prince Lvof, Miliou of, etc. — Indécision des social-patriotes : Kérensky, etc. — Chaos politique et social. — Concordance du programme bolchevik et des convoitises populaires. — La Révolution sociale d'octobre 1917 : Prise de pouvoir par les Bolcheviks	32

CHAPITRE IV. — Sa Doctrine : Le marxisme de Lénine. — Phase préparatoire du Socialisme ou le Collectivisme autoritaire. — « But final » : le Communisme ou la vie en commun sans aucune contrainte sociale.....	50
CONCLUSION. — L'erreur philosophique de Lénine qui croit la nature humaine transformable. — La théorie bol- cheviste est engendrée par la « Métaphysique du Pro- grès ». — Pour cette raison première et simple, elle apparaît irréalisabel	61
BIBLIOGRAPHIE	69

